

Le docteur, s'apercevant de la pénible impression que cette scène causait à madame George, lui dit :

« Heureusement, madame, nous allons trouver Morel, et, si mon espérance se réalise, votre âme s'épanouira en voyant cet excellent homme rendu à la tendresse de sa digne femme et de sa digne fille. »

Et le médecin s'éloigna suivi des personnes qui l'accompagnaient.

Le Maître-d'École resta seul avec le fou de science, qui commença de lui expliquer, d'ailleurs très-savamment, très-éloquemment la marche imposante des astres, qui décrivent silencieusement leur courbe immense dans le ciel, dont l'état normal était la nuit...

Mais le Maître-d'École n'écoutait pas...

Il songeait avec un profond désespoir qu'il n'entendrait plus jamais la voix de son fils et de sa femme... Certain de la juste horreur qu'il leur inspirait, du malheur, de la honte, de l'épouvante où les aurait plongés la révélation de son nom, il eût plutôt enduré mille morts que de se découvrir à eux... Une seule, une dernière consolation lui res-

tait, un moment il avait inspiré quelque pitié à son fils.

Et malgré lui, il se rappelait ces mots que Rodolphe lui avait dits avant de lui infliger un châtement terrible :

« Chacune de tes paroles est un blasphème, « chacune de tes paroles sera une prière ; tu es au- « dacieux et cruel parce que tu es fort, tu seras « doux et humble parce que tu seras faible. Ton « cœur est fermé au repentir... un jour tu pleureras « tes victimes... D'homme tu t'es fait bête féroce... « un jour ton intelligence se relèvera par l'expiation. Tu n'as pas même respecté ce que respectent les bêtes sauvages, leur femelle et leurs « petits... après une longue vie consacrée à la ré- « demption de tes crimes, ta dernière prière sera « pour supplier Dieu de t'accorder le bonheur inces- « péré de mourir entre ta femme et ton fils... »

« Nous allons passer devant la cour des idiots, et nous arrivons au bâtiment où se trouve Morel, » dit le docteur en sortant de la cour où était le Maître-d'École.

CL. — MOREL LE LAPIDAIRE.



**M** ALGRÉ la tristesse que lui avait inspirée la vue des aliénés, madame George ne put s'empêcher de s'arrêter un moment en passant devant une cour grillée où étaient enfermés les idiots incurables.

Pauvres êtres ! qui souvent n'ont pas même l'instinct de la bête, et dont on ignore presque toujours l'origine ; inconnus de tous et d'eux-mêmes... ils traversent ainsi la vie, absolument étrangers aux sentiments, à la pensée, éprouvant seulement les besoins animaux les plus limités...

Le hideux accouplement de la misère et de la débauche, au plus profond des bouges les plus in-

fects, cause ordinairement cet effroyable abâtardissement de l'espèce... qui atteint en général les classes pauvres.

Si, généralement, la folie ne se révèle pas tout d'abord à l'observateur superficiel par la seule inspection de la physionomie de l'aliéné, il n'est que trop facile de reconnaître les caractères physiques de l'idiotisme.

Le docteur Herbin n'eut pas besoin de faire remarquer à madame George l'expression d'abrutissement sauvage, d'insensibilité stupide ou d'ébahissement imbécile qui donnait aux traits de ces malheureux un aspect à la fois hideux et pénible à voir. Presque tous étaient vêtus de longues souquenilles sordides en lambeaux ; car, malgré toute la surveillance possible, on ne peut empêcher ces êtres, absolument privés d'instinct et de raison, de lacérer, de souiller leurs vêtements en rampant, en se roulant comme des bêtes dans la fange des cours (1) où ils restent pendant le jour.

(1) Disons à ce propos qu'il est impossible de voir sans une profonde admiration pour les intelligences charitables qui ont com-

biné ces recherches de propreté hygiénique, de voir, disons-nous les dortoirs et les lits consacrés aux idiots. Quand on pense qu'au-

Les uns, accroupis dans les coins les plus obscurs d'un hangar qui les abritait, pelotonnés, ramassés sur eux-mêmes comme des animaux dans leurs tanières, faisaient entendre une sorte de râlement sourd et continu.

D'autres, adossés au mur, debout, immobiles, muets, regardaient fixement le soleil.

Un vieillard d'une obésité difforme, assis sur une chaise de bois, dévorait sa pitance avec une voracité animale, en jetant de côté et d'autre des regards obliques et courroucés.

Ceux-ci marchaient circulairement et en hâte dans un tout petit espace qu'ils se limitaient; cet étrange exercice durait des heures entières sans interruption.

Ceux-là, assis par terre, se balançaient incessamment en jetant alternativement le haut de leur corps en avant et en arrière, n'interrompant ce mouvement d'une monotonie vertigineuse que pour rire aux éclats, de ce rire strident, guttural de l'idiotisme.

D'autres enfin, dans un complet anéantissement, n'ouvraient les yeux qu'aux heures du repas, et restaient inertes, inanimés, sourds, muets, aveugles, sans qu'un cri, sans qu'un geste annonçât leur vitalité...

L'absence complète de communication verbale ou intelligente est un des caractères les plus sinistres d'une réunion d'idiots; au moins malgré l'incohérence de leurs paroles et de leur pensée, les fous se parlent, se reconnaissent, se recherchent; mais entre les idiots il règne une indifférence stupide, un isolement farouche... Jamais on ne les entend prononcer une parole articulée, ce sont de temps à autre quelques rires sauvages ou des gémissements et des cris qui n'ont rien d'humain... à peine un très-petit nombre d'entre eux reconnaissent-ils leurs gardiens. Et pourtant, répétons-le avec admiration, par respect pour la créature, ces infortunés qui semblent ne plus appartenir à notre espèce, et pas même à l'espèce animale par le complet anéantissement de leurs facultés intellectuelles; ces êtres incurablement frappés qui tiennent plus du mollusque que de l'être animé, et qui souvent traversent ainsi tous les âges d'une longue carrière, sont entourés de soins recherchés et d'un bien-être dont ils n'ont pas même la conscience...

trefois ces malheureux croupissaient dans une paille infecte, et qu'à cette heure ils ont des lits excellents, maintenus dans un état de salubrité parfaite par des moyens vraiment merveilleux, on ne peut, encore une fois, que glorifier ceux qui se sont voués à l'adoucissement de telles misères. Là, nulle reconnaissance à attendre, pas même la gratitude de l'animal pour son maître. C'est donc le bien seulement fait pour le bien au saint nom de l'humanité; et cela n'en est que plus digne, que plus grand.

Sans doute il est beau de respecter ainsi le principe de la dignité humaine jusque dans ces malheureux qui de l'homme n'ont plus que l'enveloppe... mais, répétons-le toujours, on devrait songer aussi à la dignité de ceux qui, doués de toute leur intelligence, remplis de zèle, d'activité, sont la force vive de la nation; leur donner conscience de cette dignité en l'encourageant, en la récompensant lorsqu'elle s'est manifestée par l'amour du travail, par la résignation, par la probité; ne pas dire enfin, avec un égoïsme semi-orthodoxe: Punissons ici-bas, Dieu récompensera là-haut.

« Pauvres gens! dit madame George en suivant le docteur, après avoir jeté un dernier regard dans la cour des idiots, qu'il est triste de songer qu'il n'y a aucun remède à leurs maux!

— Hélas! aucun, madame, répondit le docteur, surtout arrivés à cet âge; car maintenant, grâce aux progrès de la science, les enfants idiots reçoivent une sorte d'éducation qui développe au moins l'atome d'intelligence incomplète dont ils sont quelquefois doués. Nous avons ici une école (1) dirigée avec autant de persévérance que de patience éclairée qui offre déjà des résultats on ne peut plus satisfaisants; par des moyens très-ingénieux et exclusivement appropriés à leur état, on exerce à la fois le physique et le moral de ces pauvres enfants, et beaucoup parviennent à connaître les lettres, les chiffres, à se rendre compte des couleurs; on est même arrivé à leur apprendre à chanter en chœur, et je vous assure, madame, qu'il y a une sorte de charme étrange, à la fois triste et touchant, à entendre ces voix étonnées, plaintives, quelquefois douloureuses, s'élever vers le ciel dans un cantique dont presque tous les mots, quoique français, leur sont inconnus... Mais nous voici arrivés au bâtiment où se trouve Morel... J'ai recommandé qu'on le laissât seul ce matin, afin que l'effet que j'espère produire sur lui eût une plus grande action.

— Et quelle est donc sa folie, monsieur? dit tout bas madame George au docteur, afin de n'être pas entendue de Louise.

— Il s'imagine que s'il n'a pas gagné treize cents francs dans sa journée pour payer une dette contractée envers un notaire nommé Ferrand, Louise

On ne saurait donc trop louer messieurs les administrateurs et médecins de Bicêtre, dignement soutenus d'ailleurs par la haute et juste autorité du célèbre docteur Ferrus, chargé de l'inspection générale des hospices d'aliénés, et auquel on doit l'excellente loi sur les aliénés, loi basée sur ses savantes et profondes observations.

(1) Cette école est encore une des institutions les plus curieuses et les plus intéressantes.

doit mourir sur l'échafaud pour crime d'infanticide.

— Ah! monsieur, ce notaire... était un monstre ! s'écria madame George, instruite de la haine de cet homme contre Germain ; Louise Morel... son père... ne sont pas ses seules victimes... il a poursuivi mon fils avec un impitoyable acharnement.

— Louise Morel m'a tout dit, madame, répondit le docteur ; Dieu merci, ce misérable a cessé de vivre... Mais veuillez m'attendre un moment avec ces braves gens... je vais voir comment se trouve Morel. »

Puis, s'adressant à la fille du lapidaire :

« Je vous en prie, Louise, soyez bien attentive : au moment où je crierai : *Venez!* paraissez aussitôt, mais seule... Quand je dirai une seconde fois : *Venez!* les autres personnes entreront avec vous... »

— Ah! monsieur, le cœur me manque, dit Louise en essuyant ses larmes ; pauvre père... si cette épreuve était inutile!...

— J'espère qu'elle le sauvera. Depuis longtemps je la ménage... Allons, rassurez-vous, et songez à mes recommandations... »

Et le docteur, quittant les personnes qui l'accompagnaient, entra dans une chambre dont les fenêtres grillées ouvraient sur un jardin.

Grâce au repos, à un régime salubre, aux soins dont on l'entourait, les traits de Morel le lapidaire n'étaient plus pâles, hâves et creusés par une maigreur malade ; son visage plein, légèrement coloré, annonçait le retour de la santé ; mais un sourire mélancolique, une certaine fixité qui souvent encore immobilisait son regard, annonçaient que sa raison n'était pas encore complètement rétablie.

Lorsque le docteur entra, Morel, assis et courbé devant une table, simulait l'exercice de son métier de lapidaire en disant :

« Treize cents francs... treize cents francs... ou sinon Louise sur l'échafaud... treize cents francs... travaillons... travaillons... travaillons... »

Cette aberration, dont les accès étaient d'ailleurs de moins en moins fréquents, avait toujours été le symptôme primordial de sa folie. Le médecin, d'abord contrarié de trouver Morel en ce moment sous l'influence de sa monomanie, espéra bientôt faire servir cette circonstance à son projet ; il prit dans sa poche une bourse contenant soixante-cinq louis qu'il y avait placés d'avance, versa cet or dans sa main, et dit brusquement à Morel qui, profondément absorbé par son simulacre de travail, ne s'était pas aperçu de l'arrivée du docteur :

« Mon brave Morel... assez travaillé... vous avez enfin gagné les treize cents francs qu'il vous faut pour sauver Louise... les voilà... »

Et le docteur jeta sur la table la poignée d'or.

« Louise est sauvée!... s'écria le lapidaire en ramassant l'or avec avidité. Je cours chez le notaire, et, se levant précipitamment, il courut vers la porte.

— *Venez!*... » cria le docteur avec une vive angoisse, car la guérison instantanée du lapidaire pouvait dépendre de cette première impression.

A peine eut-il dit : *Venez*, que Louise parut à la porte au moment où son père s'y présentait.

Morel stupéfait recula deux pas en arrière et laissa tomber l'or qu'il tenait...



Pendant quelques minutes il contempla Louise dans un ébahissement profond, ne la reconnaissant pas encore... Il semblait pourtant tâcher de rappeler ses souvenirs ; puis... se rapprochant d'elle... peu à peu il la regarda avec une curiosité inquiète et craintive...

Louise, tremblante d'émotion, contenait difficilement ses larmes, pendant que le docteur, lui recommandant par un geste de rester muette, épiait, attentif et silencieux, les moindres mouvements de la physionomie du lapidaire.

Celui-ci, toujours penché vers sa fille, commença de pâlir ; il passa ses deux mains sur son front inondé de sueur ; puis, faisant un nouveau pas vers elle, il voulut lui parler ; mais la voix expira sur ses lèvres, sa pâleur augmenta, et il regarda autour de lui avec surprise, comme s'il sortait peu à peu d'un songe.

« Bien... bien... dit tout bas le docteur à Louise, c'est bon signe... quand je dirai : *Venez*, jetez-vous dans ses bras en l'appelant votre père. »

Le lapidaire porta les mains sur sa poitrine en se regardant, si cela se peut dire, des pieds à la tête, comme pour se bien convaincre de son identité. Ses traits exprimaient une incertitude douloureuse ; au

lieu d'attacher ses yeux sur sa fille, il semblait vouloir se dérober à sa vue. Alors il se dit à voix basse d'une voix entrecoupée :

« Non !... non !... un songe... où suis-je ?... impossible !... un songe... ce n'est pas elle... » Puis, voyant les pièces d'or éparées sur le plancher : « Et cet or... je ne me rappelle pas... Je m'éveille donc ?... La tête me tourne... je n'ose pas regarder... j'ai honte... ce n'est pas Louise... »

— Venez, dit le docteur à voix haute.

— Mon père... reconnaissez-moi donc, je suis Louise... votre fille !... » s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se jetant dans les bras du lapidaire, au moment où entraient la femme de Morel, Rigolette, madame George, Germain et les Pipelet.

« Oh ! mon Dieu, disait Morel que Louise accablait de caresses, où suis-je ?... que me veut-on ?... que s'est-il passé ?... je ne peux pas croire... » Puis, après quelques instants de silence, il prit brusquement entre ses deux mains la tête de Louise, la regarda fixement et s'écria, après quelques instants d'émotion croissante :

« Louise !... »

— Il est sauvé, dit le docteur.

— Mon mari... mon pauvre Morel !... s'écria la femme du lapidaire en venant se joindre à Louise.

— Ma femme ! reprit Morel, ma femme et ma fille !

— Et moi aussi, M. Morel... dit Rigolette, tous vos amis se sont donné rendez-vous ici.

— Tous vos amis !... vous voyez, M. Morel, ajouta Germain.

— Mademoiselle Rigolette !... M. Germain !... dit le lapidaire en reconnaissant chaque personnage avec un nouvel étonnement.

— Et les vieux amis de la loge, donc !... dit Anastasie en s'approchant à son tour avec Alfred, les voilà les Pipelet... les vieux Pipelet... amis à mort... et allez donc... père Morel... voilà une bonne journée...

— M. Pipelet... et sa femme... tant de monde autour de moi !... il me semble qu'il y a si longtemps !... Et... mais... mais enfin... c'est toi, Louise... n'est-ce pas ?... s'écria-t-il avec entraînement en serrant sa fille dans ses bras. C'est toi, Louise ? bien sûr ?... »

— Mon pauvre père... oui... c'est moi... c'est ma mère... ce sont tous vos amis... vous ne nous quitterez plus... vous n'aurez plus de chagrin... nous serons heureux maintenant, tous heureux...

— Tous heureux... Mais... attendez donc que je me souviene... tous heureux... il me semble pourtant qu'on était venu te chercher pour te conduire en prison, Louise...

— Oui... mon père... mais j'en suis sortie... acquittée... vous le voyez... me voici... près de vous...

— Attendez encore... attendez... voilà la mémoire qui me revient... » Puis le lapidaire reprit avec effroi : « Et le notaire ?... »

— Mort... Il est mort, mon père..., murmura Louise.

— Mort ! lui !... alors je vous crois... nous pouvons être heureux... Mais où suis-je ?... comment suis-je ici ?... depuis combien de temps ?... et pourquoi ?... je ne me rappelle pas bien...

— Vous avez été si malade, monsieur, lui dit le docteur, qu'on vous a transporté ici... à la campagne... vous avez eu une fièvre... très-violente... le délire...

— Oui... oui... je me souviens... de la dernière chose... avant ma maladie... j'étais à parler avec ma fille... et qui... donc... qui donc ?... Ah !... un homme bien généreux, M. Rodolphe... il m'avait empêché d'être arrêté... Depuis... par exemple... je ne me souviens de rien...

— Votre maladie... s'était compliquée d'une absence de mémoire, dit le médecin. La vue de votre fille, de votre femme, de vos amis vous l'a rendue...

— Et chez qui suis-je donc ici ?

— Chez un ami... de M. Rodolphe, se hâta de dire Germain ; on avait songé que le changement d'air vous serait utile.

— A merveille, dit tout bas le docteur ; et s'adressant à un surveillant, il ajouta : « Envoyez le fiacre au bout de la ruelle du jardin, afin qu'il n'ait pas à traverser les cours et à sortir par la grande porte. »

Ainsi que cela arrive quelquefois dans les cas de folie, Morel n'avait aucunement le souvenir et la conscience de l'aliénation dont il avait été atteint.

Que dire de plus ? Quelques moments après, appuyé sur le bras de sa femme, de sa fille, et accompagné d'un élève chirurgien que, pour plus de prudence, le docteur commit à sa surveillance jusqu'à Paris, Morel montait en fiacre et quittait Bicêtre sans soupçonner qu'il y avait été enfermé comme fou.

« Vous croyez ce pauvre homme complètement guéri ? disait madame George au docteur qui la reconduisait jusqu'à la grande porte de Bicêtre.

— Je le crois, madame, et j'ai voulu exprès le laisser sous l'heureuse influence de ce rapprochement avec sa famille ; j'aurais craint de l'en séparer. Du reste, un de mes élèves ne le quittera pas et indiquera le régime à suivre. Tous les jours j'irai le visiter jusqu'à ce que sa guérison soit tout à fait

consolidée ; car non-seulement il m'intéresse beaucoup, mais il m'a encore été très-particulièrement recommandé, à son entrée à Bicêtre, par le chargé d'affaires du grand-duc de Gérolstein. »

Germain et sa mère échangeèrent un coup d'œil significatif.

« Je vous remercie, monsieur, dit madame George, de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me faire visiter ce bel établissement, et je me félicite d'avoir assisté à la scène touchante que votre savoir avait si habilement prévue et annoncée.

— Et moi, madame, je me félicite doublement de ce succès qui rend un si excellent homme à la tendresse de sa famille. »

.....  
 Quelques moments après, madame George, Rigolotte et Germain avaient quitté Bicêtre, ainsi que M. et madame Pipelet.

Au moment où le docteur Herbin rentrait dans les cours, il rencontra un employé supérieur de la maison qui lui dit :

« Ah ! mon cher M. Herbin, vous ne sauriez vous imaginer à quelle scène je viens d'assister... Pour un observateur comme vous, c'eût été une source inépuisable.

— Comment donc ? quelle scène ?

— Vous savez que nous avons ici deux femmes condamnées à mort... la mère et la fille... qui seront exécutées demain ?

— Sans doute.

— Eh bien ! de ma vie je n'ai vu une audace et un sang-froid pareils à celui de la mère... C'est une femme infernale...

— N'est-ce pas cette veuve Martial... qui a montré tant de cynisme dans les débats ?

— Elle-même.

— Et qu'a-t-elle fait encore ?

— Elle avait demandé à être enfermée dans le même cabanon que sa fille... jusqu'au moment de leur exécution... On avait accédé à sa demande. Sa fille, beaucoup moins endurcie qu'elle, paraît s'amollir à mesure que le moment fatal approche, tandis que l'assurance diabolique de la veuve augmente encore, s'il est possible... Tout à l'heure le vénérable aumônier de la prison est entré dans leur cachot pour leur offrir les consolations de la religion... La fille se préparait à les accepter, lorsque sa mère, sans perdre un moment son sang-froid glacial, l'a accablée, elle et l'aumônier, de si effrayants sarcasmes, que ce vénérable prêtre a dû

quitter le cachot après avoir en vain tenté de faire entendre quelques saintes paroles à cette femme indomptable.

— A la veille de monter sur l'échafaud !... une telle audace est vraiment infernale..., dit le docteur.

— Du reste, on dirait une de ces familles poursuivies par la fatalité antique... Le père est mort sur l'échafaud... un autre fils est au bagne... un autre aussi, condamné à mort, s'est dernièrement évadé... Le fils aîné seul et deux jeunes enfants ont échappé à cette épouvantable contagion... Pourtant cette femme a fait demander à ce fils aîné... le seul honnête homme de cette exécrable race... de venir demain matin recevoir ses dernières volontés !...

— Quelle entrevue !...

— Vous n'êtes pas curieux d'y assister ?

— Franchement non... Vous connaissez mes principes au sujet de la peine de mort... et je n'ai pas besoin d'un si affreux spectacle pour m'affermir encore dans ma manière de voir... Si cette horrible femme porte son caractère indomptable jusque sur l'échafaud, quel déplorable exemple pour le peuple !...

— Il y a encore quelque chose dans cette double exécution qui me paraît très-singulier, c'est le jour qu'on a choisi pour la faire.

— Comment ?

— C'est aujourd'hui la mi-carême !

— Eh bien ?

— Demain... l'exécution a lieu à sept heures... Or des bandes de gens déguisés, qui auront passé cette nuit dans les bals des barrières... se croiseront nécessairement, en rentrant dans Paris, avec le funèbre cortège.

— Vous avez raison... ce sera un contraste hideux.

— Sans compter que de la place de l'exécution... *barrière Saint-Jacques*, on entendra au loin la musique des guinguettes environnantes, car pour fêter le dernier jour du carnaval, on danse dans ces cabarets jusqu'à dix et onze heures du matin... »

.....  
 Le lendemain... le soleil se leva radieux, éblouissant.

A quatre heures du matin, plusieurs piquets d'infanterie et de cavalerie vinrent entourer et garder les abords de Bicêtre.

Nous conduirons le lecteur dans le cabanon où se trouvaient réunies la veuve du supplicié et sa fille Calebasse.

## CL I. — LA TOILETTE.



**A** Bicêtre, un sombre corridor percé çà et là de quelques fenêtres grillées, sorte de soupiraux situés un peu au-dessus du sol d'une cour supérieure, conduisait au cachot des condamnés à mort...

Ce cachot ne prenait de jour que par un large guichet pratiqué à la partie supérieure de la porte, qui ouvrait sur le passage à peine éclairé dont nous avons parlé.

Dans ce cabanon au plafond écrasé, aux murs humides et verdâtres, au sol dallé de pierres froides comme les pierres d'un sépulcre, sont renfermées la femme Martial et sa fille Calebasse.

La figure anguleuse de la veuve du supplicié se détache, dure, impassible et blafarde comme un masque de marbre, au milieu de la demi-obscurité qui règne dans le cachot.

Privée de l'usage de ses mains, car par-dessus sa robe noire elle porte la camisole de force, sorte de longue casaque de grosse toile grise lacée derrière le dos et dont les manches se terminent et se ferment en forme de sac, elle demande qu'on lui ôte son bonnet, se plaignant d'une vive chaleur à la tête... Ses cheveux gris tombent épars sur ses épaules. Assise au bord de son lit, ses pieds reposent sur la dalle; elle regarde fixement sa fille Calebasse, séparée d'elle par la largeur du cachot...



Celle-ci, à demi couchée, et aussi vêtue de la camisole de force, s'adosse au mur. Elle a la

tête baissée sur sa poitrine, l'œil fixe, la respiration saccadée. Sauf un léger tremblement convulsif, qui de temps à autre agite sa mâchoire inférieure, ses traits paraissent assez calmes, malgré leur pâleur livide.

Dans l'intérieur, et à l'extrémité du cachot, auprès de la porte, au-dessous du guichet ouvert, un vétérân décoré, à figure rude et basanée, au crâne chauve, aux longues moustaches grises, est assis sur une chaise. Il garde à vue les condamnées.



« Il fait un froid glacial ici!... et pourtant les yeux me brûlent... et puis j'ai soif... toujours soif... » dit Calebasse au bout de quelques instants. Puis, s'adressant au vétérân, elle ajouta : « De l'eau, s'il vous plaît, monsieur... »

Le vieux soldat se leva, prit sur un escabeau un broc d'étain plein d'eau, en remplit un verre, s'approcha de Calebasse et la fit boire lentement, la camisole de force empêchant la condamnée de se servir de ses mains.

Après avoir bu avec avidité, elle dit :

« Merci, monsieur... »

— Voulez-vous boire?... » demanda le soldat à la veuve.

Celle-ci répondit par un signe négatif.

Le vétéran alla se rasseoir.

Il se fit un nouveau silence.

« Quelle heure est-il, monsieur ? demanda Calebasse.

— Bientôt quatre heures et demie..., dit le soldat.

— Dans trois heures !... reprit Calebasse avec un sourire sardonique et sinistre, faisant allusion au moment fixé pour son exécution, dans trois heures !... »

Elle n'osa pas achever.

La veuve haussa les épaules... Sa fille comprit sa pensée, et reprit :

« Vous avez plus de courage que moi... ma mère... Vous ne faiblissez jamais... vous...

— Jamais !...

— Je le sais bien... je le vois bien... Votre figure est aussi tranquille que si vous étiez assise au coin du feu de notre cuisine... occupée à coudre... Ah ! il est loin ce bon temps-là !... il est loin !...

— Bavarde !...

— C'est vrai... au lieu de rester là à penser... sans rien dire... j'aime mieux parler... j'aime mieux...

— T'étourdir... poltronne !

— Quand cela serait, ma mère, tout le monde n'a pas votre courage, non plus... J'ai fait ce que j'ai pu pour vous imiter ; j'en'ai pas écouté le prêtre, parce que vous ne vouliez pas. Ça n'empêche pas que j'ai peut-être eu tort... car enfin... ajouta la condamnée en frissonnant, *après... qui sait ?... et après... c'est bientôt... c'est... dans...*

— Dans trois heures...

— Comme vous dites cela froidement, ma mère !... Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est pourtant vrai... dire que nous sommes là... toutes les deux... que nous ne sommes pas malades, que nous ne voudrions pas mourir... et que, pourtant, dans trois heures...

— Dans trois heures tu auras fini en vraie Martial... *Tu auras vu noir*... voilà tout... Hardi, ma fille !

— Cela n'est pas beau de parler ainsi à votre fille, dit le vieux soldat d'une voix lente et grave ; vous auriez mieux fait de lui laisser écouter le prêtre... »

La veuve haussa de nouveau les épaules avec un dédain farouche, et reprit en s'adressant à Calebasse sans seulement tourner la tête du côté du vétéran :

« Courage, ma fille... nous montrerons que des femmes ont plus de cœur que ces hommes... avec leurs prêtres... Les lâches !...

— Le commandant Leblond était le plus brave officier du 3<sup>e</sup> chasseurs à pied... Je l'ai vu, criblé de blessures à la brèche de Saragosse... mourir en faisant le signe de la croix..., dit le vétéran.

— Vous étiez donc son sacristain ? lui demanda la veuve en poussant un éclat de rire sauvage.

— J'étais son soldat, répondit doucement le vétéran. C'était seulement pour vous dire qu'on peut, au moment de mourir... prier sans être lâche... »

Calebasse regarda attentivement cet homme au visage basané, type parfait et populaire du soldat de l'empire ; une profonde cicatrice sillonnait sa joue gauche et se perdait dans sa large moustache grise. Les simples paroles de ce vétéran, dont les traits, les blessures, les chevrons et le ruban rouge semblaient annoncer la bravoure calme et éprouvée par les batailles, frappèrent profondément la fille de la veuve...

Elle avait refusé les consolations du prêtre encore plus par fausse honte et par crainte des sarcasmes de sa mère que par endurcissement. Dans sa pensée incertaine et mourante, elle opposa aux railleries sacrilèges de la veuve l'assentiment du soldat. Forte de ce témoignage, elle crut pouvoir écouter sans lâcheté des instincts religieux auxquels des hommes intrépides avaient obéi.

« Au fait, reprit-elle avec angoisse, pourquoi est-ce que je n'ai pas voulu entendre le prêtre ?... Il n'y a pas de faiblesse à cela... D'ailleurs ça m'aurait étourdie... et puis... enfin... *après... qui sait ?...*

— Encore ? dit la veuve d'un ton de mépris écrasant. Le temps manque... c'est dommage... tu serais religieuse. L'arrivée de ton frère Martial achèvera ta conversion... Mais il ne viendra pas... cet honnête homme... le bon fils !... »

Au moment où la veuve prononçait ces paroles, l'énorme serrure de la prison retentit bruyamment, et la porte s'ouvrit.

« Déjà !... s'écria Calebasse en faisant un bond convulsif. Oh ! mon Dieu... on a avancé l'heure ! On nous trompait ! »

Et ses traits commençaient à se décomposer d'une manière effrayante.

« Tant mieux... si la montre du bourreau avance... tes béguineries ne me déshonoreront pas.

— Madame, dit un employé de la prison à la condamnée avec cette sorte de commisération douceuse qui *sent la mort*, votre fils est là... voulez-vous le voir ?

— Oui..., répondit la veuve sans tourner la tête.

— Entrez... monsieur..., dit l'employé.

Martial entra.

Le vétéran resta dans le cachot, dont on laissa, pour plus de précaution, la porte ouverte. A travers la pénombre du corridor à demi éclairé par le jour naissant et par un réverbère, on voyait plusieurs soldats et gardiens, les uns assis sur un banc, les autres debout.

Martial était aussi livide que sa mère ; ses traits exprimaient une angoisse , une horreur profonde ; ses genoux tremblaient sous lui. Malgré les crimes de cette femme , malgré l'aversion qu'elle lui avait toujours témoignée, il s'était cru obligé d'obéir à sa dernière volonté.

Dès qu'il entra dans le cachot, la veuve jeta sur lui un regard perçant, et lui dit d'une voix sourdement courroucée, et comme pour éveiller dans l'âme de son fils une haine profonde :

« Tu vois... ce qu'on va faire... de ta mère... de ta sœur!... »

— Ah ! ma mère... c'est affreux... mais je vous l'avais dit, hélas !... je vous l'avais dit !... »

La veuve serra ses lèvres blanches avec colère ; son fils ne la comprenait pas ; cependant elle reprit :

« On va nous tuer... comme on a tué ton père.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... et je ne puis rien... c'est fini... Maintenant... que voulez-vous que je fasse ?... Pourquoi ne pas m'avoir écouté... ni vous ni ma sœur ?... vous n'en seriez pas là... »

— Ah ! c'est ainsi... », reprit la veuve avec son habituelle et farouche ironie, tu trouves cela bien ?

— Ma mère !...

— Te voilà content... tu pourras dire... sans mentir, que ta mère est morte... tu ne rougiras plus d'elle.

— Si j'étais mauvais fils, répondit brusquement Martial, révolté de l'injuste dureté de sa mère, je ne serais pas ici.

— Tu viens... par curiosité...

— Je viens... pour vous obéir.

— Ah ! si je t'avais écouté, Martial, au lieu d'écouter ma mère... je ne serais pas ici, s'écria Calebasse d'une voix déchirante et cédant enfin à ses angoisses, à ses terreurs, jusqu'alors contenues par l'influence de la veuve. C'est votre faute... soyez maudite, ma mère !

— Elle se repent... elle m'accuse... tu dois jouir, hein ! » dit la veuve à son fils avec un éclat de rire diabolique.

Sans lui répondre, Martial se rapprocha de Calebasse, dont l'agonie commençait, et lui dit avec compassion :

« Pauvre sœur... il est trop tard... maintenant... »

— Jamais... trop tard... pour être lâche !... dit la mère avec une fureur froide. Oh ! quelle race !... quelle race !... Heureusement Nicolas est évadé... heureusement François et Amandine... t'échapperont... Ils ont déjà du vice... la misère les achèvera !...

— Ah ! Martial !... veille bien sur eux... ou ils

finiront... comme nous deux ma mère... On leur coupera aussi la tête ! s'écria Calebasse en poussant de sourds gémissements.

— Il aura beau veiller sur eux, s'écria la veuve avec une exaltation féroce, le vice et la misère seront plus forts que lui... et un jour... ils vengeront père, mère et sœur...

— Votre horrible espérance sera trompée, ma mère, répondit Martial indigné. Ni eux ni moi nous n'aurons jamais la misère à craindre... La Louve a sauvé la jeune fille que Nicolas voulait noyer... les parents de cette jeune fille nous ont proposé ou beaucoup d'argent ou moins d'argent et des terres en Alger... à côté d'une ferme qu'ils ont déjà donnée à un homme qui leur a aussi rendu de grands services... Nous avons préféré les terres. Il y a un peu de danger... mais ça nous va... à la Louve et à moi... Demain nous partirons avec les enfants, et de notre vie nous ne reviendrons en Europe...

— Ce que tu dis là est vrai ? demanda la veuve à Martial d'un ton de surprise irritée.

— Je ne mens jamais.

— Tu mens aujourd'hui pour me mettre en colère.

— En colère... parce que le sort de ces enfants est assuré ?

— Oui... de louveteaux on en fera des agneaux... Le sang de ton père, de ta sœur, le mien ne sera pas vengé...

— A ce moment... ne parlez pas ainsi.

— J'ai tué... on me tue... je suis quitte...

— Ma mère... le repentir... »

La veuve poussa un nouvel éclat de rire.

« Je vis depuis trente ans dans le crime... et pour me repentir de trente ans... on me donne trois jours... avec la mort au bout... Est-ce que j'aurais le temps ?... non, non, quand ma tête tombera... elle grincera de rage et de haine.

— Mon frère... au secours... emmène-moi d'ici, ils vont venir... », murmura Calebasse d'une voix défaillante, car la misérable commençait à délirer.

— Veux-tu te taire..., dit la veuve exaspérée par la faiblesse de Calebasse ; veux-tu te taire !... Oh ! l'infâme !... et c'est ma fille !

— Ma mère ! ma mère !... s'écria Martial déchiré par cette horrible scène, pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?...

— Parce que je croyais te donner du cœur et de la haine... mais qui n'a pas l'un... n'a pas l'autre... lâche...

— Ma mère !...

— Lâche... lâche... lâche !... »

A ce moment il se fit un assez grand bruit de pas dans le corridor.





LES  
**MYSTÈRES**

DE PARIS  
PAR EUGÈNE SUE

---

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

---

PARIS.  
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—  
1844

